

THE WRITING OF THE DECADE

1. *La Littérature Canadienne-Française*

Gérard Tougas

PAR UN HEUREUX HASARD, les dix années qui ont suivi la fondation en 1959 de *Canadian Literature* auront correspondu à la mutation de la littérature canadienne-française. D'une littérature de province, à peu près inconnue à l'étranger, elle est passée au rang des littératures mineures en pleine expansion dont on parle à New York, à Londres, à Paris et à Francfort. Sur les marchés internationaux on scrute désormais les derniers livres parus à Montréal. Il suffit maintenant qu'un roman canadien remporte un succès au Canada pour que ses chances d'être traduit en plusieurs langues soient excellentes.

Que s'est-il passé depuis 1959 pour permettre aux auteurs canadiens-français de se faire connaître modestement en dehors des frontières de leur pays, alors qu'il y a peu de temps encore, le silence le plus absolu recouvrait leurs oeuvres les plus méritoires?

L'internationalisation relative de la littérature canadienne-française ressemble, en tant que phénomène de communication, à cette phase décisive dans la vie des pays en voie d'industrialisation qui leur permet d'atteindre, après quelques faux départs prometteurs, un régime de croissance continu et assuré.

Le Canada Français, en tant que nation littéraire, avait vécu une vingtaine d'années sur la lancée de *Maria Chapdelaine*, roman qui connut une célébrité mondiale entre les deux guerres. Cette ouverture sur le monde avait été le fait d'un étranger, Louis Hémon. C'est en 1938 seulement que Ringuet, par ses *30 arpents*, révélait la présence d'un monde tout autre que celui qui avait inspiré l'idylle de Péribonka et qui, en même temps, suggérait l'existence d'une tradition littéraire vivace et originale.

L'holocauste de 1939-1945 vint interrompre le mouvement qui s'amorçait avec la publication à Paris de *30 arpents*. Depuis, le nombre d'auteurs canadiens qui se font éditer en France et dont les oeuvres ont paru en traduction n'a cessé d'augmenter. Toutefois, il importe de distinguer deux phases distinctes dans ce mouvement.

Dans un premier temps, les auteurs canadiens ont trouvé un éditeur parisien en ordre dispersé. L'attribution du Prix Femina à Gabrielle Roy en 1948 a marqué le haut point des années qui s'échelonnent de 1945 à 1960 pendant lesquelles Yves Thériault, Gérard Bessette et d'autres encore ont tenté leur chance en Europe. A ces noms il convient

d'ajouter celui de Léo-Paul Desrosiers qui, après ses *Engagés du Grand Portage* (1938), publiait chez Gallimard *L'ampoule d'or* (1951). Si ces romanciers ne devaient guère retenir l'attention des critiques et des lecteurs français, il faut en chercher l'explication dans le contexte sociologique et historique.

Depuis 1760, il s'est toujours trouvé en France un petit nombre d'esprits curieux du Canada. Au dix-neuvième siècle Xavier Marmier, Jean-Jacques Ampère et Alexis de Tocqueville s'étaient rendus sur les lieux et avaient supputé les chances de survie de ce groupement français, détaché du courant de la vie internationale. Au début du vingtième siècle, André Siegfried, dans deux livres remarquables, renouait avec cette tradition et analysait les composantes de la spiritualité canadienne-française. Ces commentateurs et analystes s'adressaient à un public restreint. La vaste majorité des Français et des Européens cultivés vivaient dans l'ignorance du Canada Français.

Or il est indéniable qu'en 1969 la réalité est tout autre. Depuis quelques années le Canada Français a fait irruption dans la presse occidentale. Pour ce qui est de la littérature canadienne-française, il semble bien qu'un tournant décisif, correspondant au deuxième temps, se situe aux alentours des années 1960-1965. L'impulsion donnée aux lettres canadiennes a permis, en 1966, que quatre romanciers canadiens, tous publiés à Paris, participent à la course aux prix littéraires. Si, en fin de compte, Marie-Claire Blais se vit attribuer le Prix Médicis, Réjean Ducharme, Jean Basile et Hubert Aquin ont trouvé eux aussi leurs supporters et ont contribué à faire de cette année un tournant dans l'évolution des lettres canadiennes-françaises.

Aujourd'hui, c'en est fait de l'isolement des écrivains canadiens. Ils sont assurés, pour peu qu'ils aient du talent, de faire parler d'eux. La preuve, c'est qu'un livre aussi démodé et précieux que *Mater Europa* de Jean Ethier-Blais ait retenu l'attention complaisante de Pierre-Henri Simon dans sa chronique du *Monde*. Parue en 1958 au lieu de 1968, cette fleur fanée eût passé inaperçue.

Aucun facteur n'explique mieux l'essor de la jeune littérature que la montée de la bourgeoisie canadienne-française. Longtemps les auteurs n'ont pu exercer d'influence sur leur milieu, faute de lecteurs. Le manque d'un public lettré freinait l'industrie du livre, représentée jusqu'à une époque relativement récente par deux ou trois maisons d'édition, telles que la librairie Beauchemin à Montréal et la librairie Garneau à Québec. Insensiblement, cet état de choses a commencé à changer. Avec la fondation de plusieurs maisons d'édition à Montréal pendant la dernière guerre, le départ était donné à une évolution qui devait aboutir à la trentaine de maisons d'édition qui assurent aujourd'hui la production littéraire du Canada Français. Compte tenu d'une population de cinq millions de francophones (je fais abstraction des francophones vivant à l'extérieur du Québec), les éditeurs canadiens-français sont aussi nombreux que leurs homologues américains, britanniques ou français.

Le mouvement nationaliste aidant, les lecteurs ne font plus défaut aux écrivains. Les plaquettes de poésie sorties par les Editions de l'Hexagone tirent à deux mille exemplaires et sont épuisées très souvent en une seule année. A Toronto ou à New York ces résultats forceraient le respect. *Les insolences du frère untel*, parues en 1960, ont largement dépassé

les cent mille exemplaires. Pour les Etats-Unis, une réussite comparable se situerait entre quatre et cinq millions d'exemplaires.

En même temps qu'un public et une industrie du livre se constituaient, la littérature canadienne-française, cantonnée dans quelques genres, se diversifiait. De nos jours les poètes et les romanciers se comptent par centaines. On assiste à la naissance d'une dramaturgie nationale. Montréal s'enorgueillit de plusieurs salles ultra-modernes, où Dubé, Ferron, Loranger attirent les foules. En 1968, Michel Tremblay, en faisant jouer ses *Belles-soeurs*, pièce écrite intégralement dans la langue du cru (le "canayen" d'autrefois, baptisé "joual") et donc incompréhensible pour les étrangers, fussent-ils de langue française, a donné une leçon d'indépendance littéraire qui pourrait faire tache d'huile.

De plus en plus nombreux aussi sont les ouvrages qui paraissent en économie politique, en philosophie, en histoire, en sciences.¹ Pour la première fois dans son histoire, le Canada Français commence à alimenter le marché français et international en livres scientifiques. C'est un

signe des temps qu'un maison montréalaise, les Editions HMH, ait assuré la traduction française des oeuvres de Marshall McLuhan et que ce soit grâce à l'intermédiaire de cette dernière que la France et l'Europe apprennent, en version française, à distinguer entre "message" et "massage".

Bref, la société canadienne-française, par ses écrivains, ses éditeurs et son dynamisme trouve moyen de se faire connaître à l'étranger.

Dans quelle mesure le nationalisme est-il le moteur de cette activité? Quoiqu'on pense des revendications politiques des Canadiens français, il est clair qu'elles sont profitables à la littérature. Par un processus qui n'est pas sans rappeler l'évolution des pays du tiers monde, le Canada Français, arrivé à la conscience collective de son originalité, s'exprime par le truchement de ses écrivains. Poètes, romanciers, dramaturges et historiens participent à ce mouvement vers l'affirmation de soi. *Terre Québec* du poète Paul Chamberland, *Prochain épisode* et *Ethel et le terroriste* des romanciers Hubert Aquin et Claude Jasmin, *Les grands soleils* et *Le chemin du roy* des dramaturges Ferron et Loranger et enfin la refonte des thèmes historiques traditionnels opérée par Frégault et Brunet reflètent fidèlement l'effervescence qui caractérise aujourd'hui la société canadienne-française.

Ces dix dernières années auront marqué aussi la réintégration au moins partielle du Canada Français dans le monde francophone. Pour l'avenir des lettres canadiennes-françaises, ces "retrovailles" revêtent une importance qu'on ne saurait exagérer.

Pendant deux siècles, le Canada Français est resté replié sur soi-même alors



que le reste du Canada entretenait avec les Etats-Unis et la Grande Bretagne les mille liens qui constituent la vie internationale, liens d'autant plus importants qu'ils correspondent à une même famille d'esprit. Le "Vive le Québec libre!" de Charles de Gaulle n'aura été que l'illustration sonore et dramatique d'une nécessité ressentie des deux bords de l'Atlantique pour l'établissement de contacts suivis et permanents dans le domaine de la culture. Il était anormal, à l'époque de la télévision par satellite et des cosmonautes qu'une communauté de langue française restât dans l'ignorance des quelque trente pays qui participent à la même culture que la sienne.

Si ces dernières années resteront mémorables parce qu'elles auront marqué la fin de l'isolement linguistique et culturel des écrivains canadiens, elles auront permis aussi à ces derniers de mieux comprendre leur situation privilégiée. Car les Canadiens français n'appartiennent pas qu'au monde francophone: ils sont enracinés en Amérique du Nord.

Les écrivains, et avec eux les éditeurs montréalais, apprennent, parfois avec surprise, quelles sont les limites assez étroites qui sont imposées à leurs rapports avec le monde francophone, rapports qui se résument essentiellement aux maisons d'édition parisiennes. On a assisté ces dernières années au lancement, sur le marché parisien, de plusieurs auteurs canadiens. Se qu'on ignore — parce que les jeunes auteurs sont naïfs et taisent leurs déconvenues — est le caractère rétrograde de l'édition française. A l'époque de Matthew Arnold, le célèbre critique anglais exhortait ses compatriotes à prendre exemple sur les éditeurs français, modèles du genre. Aujourd'hui, l'édition française, après avoir été la

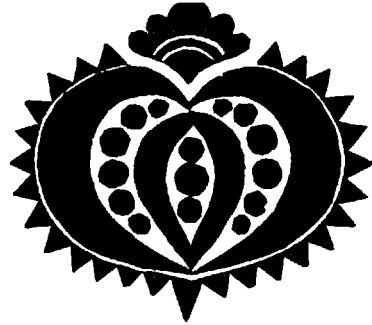
première d'Europe, est tombée si bas que même un pays pauvre comme l'Espagne est devenu plus productif que la France. La Suisse, les Pays-Bas et la Suède publient proportionnellement trois ou quatre fois plus de livres que la France. Quant à l'Angleterre et l'Allemagne de l'Ouest, elles ont laissé la France si loin derrière elles qu'il n'y a plus aucun espoir que la France les rattrape jamais.² Les jeunes écrivains canadiens qui fondent leurs espoirs sur Paris finissent par s'apercevoir que l'édition française, par ses méthodes de travail, n'est pas encore sortie du dix-neuvième siècle. Trop souvent l'éditeur parisien est un monsieur qui ne répond pas aux lettres, qui verse aux auteurs les droits qu'il veut bien leur accorder et qui se prend au sérieux.³ Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que le Conseil Supérieur du Livre, conduit par Léon Patenaude, ait mis cinq années d'âpres négociations à faire accepter le principe que le Canada Français, qui achète pour plus de dix millions de dollars de livres par an à la France, puisse à son tour écouler ses livres le marché français. Il a été consenti au Canada un seul débouché, la Librairie de l'Ecole, à Paris. Ce maigre résultat explique mieux que les retentissants communiqués émanant de l'Elysée la nature de la coopération franco-québécoise.

L'internationalisation de la littérature canadienne-française s'est accompagnée d'un vaste mouvement d'approfondissement dans les universités. En 1959, lors de la fondation de *Canadian Literature*, il n'existait, hors du Québec, que quelques cours de littérature canadienne-française professés à Toronto, à London et à Vancouver. Lorsque, à la fin de 1968, les spécialistes en littérature canadienne-française se sont rendus à Ottawa

sur l'invitation de Paul Wyczynski et de son équipe pour faire le point de leur discipline, ils ont constaté avec satisfaction que peu d'universités canadiennes restent en dehors du mouvement.

Pour la première fois aussi, des cours de littérature canadienne-française ont été institués à l'étranger. En Angleterre, le professeur Fraser MacKenzie mettait sur pied en 1963 à l'Université de Birmingham une section d'études canadiennes-françaises. Chaque année, un conférencier venu de la Délégation du Québec à Londres vient entretenir les étudiants britanniques de quelque aspect de la société canadienne-française. En France, des chaires de littérature canadienne-française ont été créées aux universités de Caen et de Strasbourg. La littérature canadienne-française, totalement absente des principales revues françaises jusqu'à une époque toute récente, retient aujourd'hui l'attention des journaux et des revues les plus connus.

Concurremment à cette activité a été entreprise depuis 1959 l'indispensable prospection des ressources littéraires du pays. Lorsque les livres de base ont fait défaut, ils ont été créés de toutes pièces. C'est ainsi que depuis la parution de mon *Histoire de la littérature canadienne-française* (1960) ont suivi d'autres recensions telles que les toutes récentes anthologies publiées sous la direction de Pierre de Grandpré (*Histoire de la littérature française du Québec*, 1967) et de Bessette, Geslin et Parent (*Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, 1968). Parmi les travaux qui ont enrichi la littérature canadienne-française il convient de mentionner l'exhaustive étude de Paul Wyczynski, *Emile Nelligan, sources et originalité de son oeuvre*, et la pénétrante analyse de la poésie de Rina



Lasnier publiée en 1964 par Eva Kushner. Depuis 1961, Adrien Thério publie *Livres et auteurs canadiens*, bibliographie critique annuelle de tous les livres parus pendant l'année. Cette revue dont la formule s'est constamment améliorée, est devenue la plus utile des répertoires annuels.⁴

Il nous reste à poser la question essentielle concernant la littérature canadienne-française de ces dix dernières années. Est-elle devenue une littérature de qualité, apte à prendre rang parmi les littératures occidentales dont l'avenir tiendra compte?

Seul l'étranger peut répondre à cette interrogation. Deux réactions récentes, l'une américaine et l'autre française, semblent indiquer que pour la première fois des écrivains ayant atteint la célébrité internationale se tournent vers le Canada pour y chercher du nouveau.

Aux Etats-Unis Edmund Wilson a préfacé l'édition new-yorkaise d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. Il ne s'agit pas ici d'une complaisance mais bien du désir de la part d'un des principaux témoins de la montée de la littérature américaine au premier rang des littératures occidentales de faire connaître un écrivain étranger à ses compatriotes. Edmund Wilson a-t-il été tenté de faire sentir son influence dans un

domaine — en l'occurrence la littérature canadienne-française — où il ne risquait pas, dans son pays, de se voir contredire? Après tout, c'est le même critique qui a cru voir en Morley Calaghan, le romancier torontois, l'égal des plus grands romanciers russes. Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut retenir est l'enchevêtrement des influences qui ont conduit la jeune romancière canadienne à la notoriété.

Remarquons dès l'abord que c'est l'initiative américaine qui a incité la maison Grasset à lancer *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en France. Le Prix Médicis, qui est venu couronner cette oeuvre a jeté dans l'ombre — du moins au Canada Français — les origines américaines de ce succès. En fait, c'est le concours de deux parmi les trois capitales littéraires de l'Occident — Londres, New York et Paris — qui a rendu possible ce à quoi peu de critiques canadiens eussent cru: le talent exceptionnel de Marie-Claire Blais. Les écrivains canadiens se rendent bien compte que les puissants leviers de la publicité ainsi qu'un concours heureux de circonstances ont permis à une romancière parmi d'autres d'arriver première dans la course aux "honneurs". On s'est aperçu aussi que dans l'orchestration des moyens utilisés par les éditeurs a trouvé place la typographie trompe-l'oeil, faite pour métamorphoser les minces nouvelles de Marie-Claire Blais en "romans". Le plus caustiques ajouteraient que d'un "roman" à l'autre l'inspiration ne se renouvelle guère et la gamme des effets demeure restreinte.

Mais là n'est pas la question. Ce qui importe pour comprendre l'évolution de la littérature canadienne-française est que New York et Paris ont imposé aux Canadiens une valeur internationale qui n'était

pas cotée en tête de liste à la bourse de Montréal.

Passons au second exemple, plus frappant encore. Pour la première fois dans l'histoire de la jeune littérature canadienne un romancier français se déclare concerné par les écrits d'un confrère canadien. Le 4 janvier 1969, Le Clézio, auteur du *Procès-verbal*, du *Déluge*, de *Terra amata*, s'est reconnu, en une page entière reproduite par *Le Monde*, dans son frère en désespérance, Réjean Ducharme. Pas plus que pour Edmund Wilson il n'a été question pour Le Clézio de "présenter" un romancier canadien à ses lecteurs. Sa réaction, plus spontanée, a été commandée par une oeuvre jugée puissante, oeuvre suffisamment connue déjà pour être dispensée des honneurs du cicerone.

Or au Canada, la critique, après avoir admiré *L'avalée des avalés* pour sa virtuosité verbale et sa fraîcheur d'inspiration, a boudé *Le nez qui vogue* et *L'océanthume*. L'auteur ayant publié ses romans à rebours, c'est-à-dire dans l'ordre inverse de leur conception, on estime que cette tactique a desservi la cause de sa renommée. Après l'oeuvre achevée, ce sont les tâtonnements des débuts qui sont proposés au Lecteur.

A Paris, la nouveauté de cette prose et sa marque d'origine nord-américaine ont séduit les esprits. Peut-être aussi Réjean Ducharme, avec Marie-Claire Blais, profite-t-il de la vague contestataire qui déferle sur la plupart des pays industrialisés. Mépriser, haïr tout ce qui semble émaner de *l'establishment*, c'est abonder dans le sens d'une nombreuse clientèle. Il est sans doute significatif que *La jument des mongols* et *Le grand khan* de Jean Basile et *l'Incubation* de Gérard Bessette n'aient pas attiré l'attention de



la critique étrangère au même titre que les œuvres de Marie-Claire Blais et de Réjean Ducharme. Basile et Bessette, parce que cérébraux et descriptifs, plus attachés à comprendre et à décrire le monde contemporain qu'à le vomir, ont paru moins "canadiens" que leurs deux concurrents plus jeunes.

Arriver à cette conclusion, n'est-ce pas répondre à la question formulée plus haut concernant l'aptitude de la jeune littérature canadienne à franchir les frontières du pays?

Ces dix dernières années marquent l'entrée discrète de la littérature canadienne-française dans le courant occidental des littératures. Cette nouvelle présence est symbolisée surtout par Réjean Ducharme et Marie-Claire Blais. Rebelles tous deux à leur milieu comme le sont tant de leurs confrères français, britanniques et américains, ils bénéficient de surcroît d'une mystérieuse spécificité canadienne-française, justification de leur "différence".

Des deux romanciers, Marie-Claire Blais est de beaucoup la plus accessible en traduction. Réjean Ducharme ne peut vraiment être goûté que dans sa prose française. On n'imagine pas un écrivain

quelconque ayant à se situer par rapport à Marie-Claire Blais. Par contre on conçoit très bien que Ducharme fasse vibrer une corde de sympathie chez un romancier européen.

C'en est donc fait de l'isolement de la littérature canadienne-française. Les contacts avec le monde extérieur ne pourront qu'être profitables aux écrivains qui apprendront à mieux s'accepter et à prendre leur place parmi ceux qui les ont jugés de la même famille qu'eux.

¹ On consultera avec profit *La recherche au Canada Français*, textes présentés par Louis Baudouin (Les Presses de l'Université de Montreal, 1968).

² Le drame de l'édition française est inscrit dans l'annuaire statistique de l'Unesco, où sont publiées les données relatives à l'édition internationale. Ceux qui désireraient lire une élégante analyse de l'impasse dans laquelle se trouvent les éditeurs de France pourront consulter le rapport du directeur des Presses de l'Université Laval, M. André Vachon, *L'édition universitaire en France* (1967). Désireux de ne pas choquer ses confrères de France, M. Vachon distribue les chrysanthèmes, en posant, ça et là, quelques questions innocentes de ce genre: "La France intellectuelle vivrait-elle un peu trop repliée sur son glorieux passé?" Ou bien encore, "On s'étonne que la production de l'édition française soit composée en majorité de réimpressions (53%), quand les nouveautés, aux Etats-Unis et en Grande Bretagne représentaient respectivement, en 1960, 80,3 et 74,3% de l'ensemble de la production nationale." (p. 23)

³ Consulter le témoignage de Georges Borchart: "A Report on French Publishing", *Publisher's Weekly*, New York, May 31, 1965, pp. 27-29.

⁴ Guy Sylvestre a résumé les principaux instruments de recherche en littérature canadienne-française dans *La recherche au Canada Français*, *op. cit.*, pp. 149-161.